

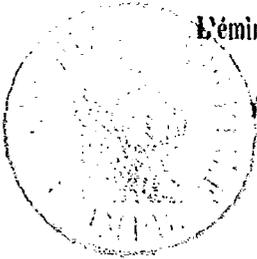
HISTOIRE
DES GUERRES ET DES CONQUÊTES

DES ARABES EN ARMÉNIE

PAR

L'éminent GHÉVOND, vardabed arménien

ÉCRIVAIN DU HUITIÈME SIÈCLE



TRADUITE PAR

CARABED V. CHAHNAZARIAN

ET ENRICHIE DE NOTES NOMBREUSES.

PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE TRONCHET, 2

1856



TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE		VII
Lettre de M. Reinaud à M. Garabed v. Chahnazarian		IX
NOTICE		XI
CHAP. I. Premières guerres des Arabes et leurs premières conquêtes sur l'empire d'Orient		4
— II. Ravages des Arabes en Perse; leur première invasion en Arménie; échec subi par la milice arménienne		5
— III. Seconde et troisième invasion des Arabes en Arménie		8
— IV. Califat de Moavias, qui dura dix-neuf ans et quatre mois; sa mort; le prince Grégoire est nommé par lui commandant de l'Arménie, soumise sous Moavias au joug des Arabes; événements qui y ont lieu à cette époque		13.
— V. Achott investi du gouvernement de l'Arménie; sa mort. Destruction des Horomotz par un incendie. Bataille de Marais. Insurrection des Arméniens. Bataille de Vardanakert et victoire des Arméniens sur les Arabes; fin de l'insurrection.		15
— VI. Mort d'Abdal-Mélek. Avènement au trône de son fils Valid; fin tragique de l'aristocratie arménienne		30
— VII. Règne d'Omar II, sa générosité; les captifs arméniens recouvrent leur liberté; sa correspondance avec Léon, empereur de Byzance		40
— VIII. Règne d'Yézyd II. Persécution contre le christianisme; règne de Héscham et guerre contre les Huns et les Grecs.		98



PRÉFACE.

L'ouvrage que nous présentons au public français est un document absolument inconnu jusqu'ici, et qui jette une vive lumière sur l'histoire de l'Arménie et du Bas-Empire au huitième siècle de notre ère.

Le manuscrit original est dans la bibliothèque du célèbre couvent d'Etchmiadzine, au pied du mont Ararat. Nous en avons procuré à la Bibliothèque Impériale de Paris une copie très exacte, sur laquelle nous avons fait cette traduction.

C'est sur l'invitation de M. Jean Reinaud, professeur d'arabe et conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Impériale, que nous avons entrepris ce travail; nous devons exprimer ici à M. Reinaud notre reconnaissance pour les renseignements qu'il a bien voulu nous fournir et qui ont servi à éclairer certains mots arabes de notre texte.

Nous espérons que cette publication pourra contribuer à éveiller l'attention du public littéraire français sur cette noble Arménie, dont nous nous honorons d'être l'enfant et qui mérite à tant d'égards la sympathie de la France.

Aujourd'hui qu'une heureuse alliance unit la France et l'empire turc, il est intéressant de porter ses regards sur une partie de ce vaste empire qui, dès les temps des croisades, avait noué avec la France des liens étroits.

Dans ses jours de malheur et de déclin, c'était à la France que s'adressait l'Arménie, et lorsque enfin son dernier roi, l'infortuné Léon, dut abandonner aux Egyptiens sa patrie, ce fut en France qu'il vint chercher pour elle des amis et des secours. L'histoire nous a conservé sur le séjour de Léon en France des détails touchants, auxquels les circonstances actuelles donnent un remarquable intérêt. Léon avait été reçu par Charles VI.

avec tous les honneurs dus à son rang ; le roi avait mis à sa disposition le palais de Saint-Autoine à Saint-Denis et une pension considérable. Il lui avait promis en même temps qu'aussitôt qu'il aurait terminé la guerre qu'il soutenait avec l'Angleterre, il s'intéresserait à la cause arménienne. Dans un entretien qu'il lui accordait un jour, Léon lui dit ces paroles frappantes : « *Le salut des chrétiens d'Orient dépend de l'alliance de la France et de l'Angleterre,* » et il demanda à Charles, qui la lui accorda, la permission d'aller en Angleterre essayer de rétablir la paix entre les parties belligérantes. Le peuple anglais le reçut avec enthousiasme, mais sa mission ne put aboutir, et Léon revint pour mourir à Paris le 29 novembre 1393 ; il y fut enterré dans le couvent des Célestins, d'où l'on transporta pendant la révolution ses restes à Saint-Denis. Paris tout entier s'associa au deuil qui frappa en lui les Arméniens. Juvénal des Ursins nous a conservé le souvenir de cet enterrement où « furent, dit-il, les princes et seigneurs et foison de peuple. »

Dès lors, les sentiments de la nation arménienne pour la nation française n'ont pas changé. Assurément, son sort n'est plus aujourd'hui ce qu'il était dans ces tristes époques dont l'historien Ghévond nous a retracé le navrant tableau. Des jours meilleurs se sont levés pour elle ; le sultan Mahmoud de glorieuse mémoire et son digne successeur le sultan Abdul-Medjid ont, par leurs sages réformes, donné le signal de la régénération de l'Orient ; c'est pour cette œuvre de régénération que nous invoquons en faveur de l'Arménie la sympathie du peuple français.

Puisse la publication de cet ouvrage contribuer à éveiller cet intérêt auquel notre patrie a droit par ses longues souffrances et par son inébranlable attachement à la France. Tels sont nos vœux, telle est notre espérance.

G. V. CHAHSAZARIAN.

Le 13 mai 1886.

LETTRE DE M. REINAUD A M. GARABED V. CHAHNAZARIAN.

Monsieur,

Vous avez pris la peine de faire pour la Bibliothèque Impériale la copie de deux ouvrages historiques écrits dans votre langue maternelle, et que vous avez vous-même apportés du fond de l'Arménie. Un de ces ouvrages, dont la rédaction remonte au huitième siècle de l'ère chrétienne, est une histoire des guerres et des conquêtes faites déjà à cette époque par les Arabes dans votre infortunée patrie; il a pour auteur un varabed du nom de Léonce. Jusqu'ici cet ouvrage était si peu connu en Europe qu'il n'en est pas dit un seul mot dans le livre de l'archevêque Placido Sukias-Somal, qui a paru à Venise, en 1829, sous le titre de : *Quadro della storia letteraria di Armenia*.

La littérature arménienne est digne de tout notre intérêt. Par son origine elle remonte aux souvenirs laissés par les antiques monarches de l'Assyrie, les Sémiramis, les Nabuchodonosor, etc.; par les développements qu'elle acquit plus tard, elle est un exemple de l'influence exercée par les Grecs en Asie, après les conquêtes d'Alexandre le Grand; elle a même l'avantage inappréciable de nous avoir conservé plusieurs ouvrages grecs dont la version originale avait disparu. Au moyen âge, fidèle comme elle était aux lois du christianisme, elle s'inspira des idées propagées en Orient par les armées européennes des croisés, et l'Arménie offrit un moment l'aspect d'une seconde France. A l'heure qu'il est, il n'est peut-être pas de nation orientale qui soit plus disposée à s'identifier avec nos sentiments et nos goûts.

L'ouvrage de Léonce contient probablement des renseignements curieux, des renseignements qui, se

retrouvassent-ils dans les chroniques postérieures, conserveraient pour nous un prix particulier à raison de l'ancienneté de leur origine. Il me semble donc que la traduction d'une pareille relation, faite par un homme aussi bien préparé que vous, et à une époque où les yeux de l'Occident sont tournés vers l'Orient, ne pourrait pas manquer d'attirer l'attention des savants d'Europe.

C'est à vous, Monsieur, qu'il appartient d'apprécier l'opportunité de cette proposition. Veuillez bien, dans tous les cas, agréer l'assurance des sentiments de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur,

REINAUD.

Bibliothèque Impériale, ce 5 janvier 1836.

NOTICE SUR L'ÉPOQUE OU GHÉVOND A VÉCU,

ET SUR SON STYLE.

Les écrivains arméniens, postérieurs au huitième siècle de l'ère chrétienne, appellent, en général, notre auteur Ghévond, nom qui correspond à celui de Léonte ou Léonce; et ils lui attribuent un ouvrage historique, traitant des guerres et des conquêtes des Arabes, dans les septième et huitième siècles, et des horribles cruautés qu'ils commirent en Arménie depuis le moment où ils s'en furent emparés.

Mekhithar d'Aïrivank, auteur d'une Chronique générale, qui vivait au douzième siècle, fait mention de lui en parlant des historiens arméniens, sans cependant indiquer son époque; il le place entre Moïse Kaghancandouatzi, auteur d'une histoire d'Albanie, et Oukhtanès, évêque, également historien; Stéphane ou Étienne Açoghik, qui vivait au dixième siècle, auteur d'une histoire générale qui jouit d'une certaine réputation, parle également de lui dans l'introduction de son livre comme d'un des écrivains dans lesquels il a puisé. Il place Léonte entre Sébéos, auteur d'une Histoire des guerres d'Héraclius I^{er} en Perse, et Chapouh de Bagratouni qui a écrit la généalogie de cette dynastie, à laquelle l'Arménie venait de confier au neuvième siècle ses destinées en l'appelant à la dignité royale. Stéphane

Açoghik parle de Ghévond comme d'un auteur qui a raconté les invasions des Arabes et leurs cruautés en Arménie.

Le frontispice de notre texte portait : « Histoire de l'apparition de Mahomet et de ses successeurs qui ont subjugué l'univers et spécialement l'Arménie, faite par Ghévond, éminent *vardabel* arménien. » Mais en ouvrant l'ouvrage, au lieu d'y trouver le récit de la naissance ou des débuts de Mahomet, la première chose qu'on y rencontre, c'est sa mort. Il ne faut donc pas trop préciser le titre de cet ouvrage, puisque Ghévond ne commence son histoire qu'à la mort de Mahomet, et à la sainte guerre que son peuple déclara sous Abou-Béker, Omar et Osman ou Othman, califes du Prophète, au monde non musulman.

En outre, Ghévond ne fait que mentionner rapidement les événements qui eurent lieu en Arménie sous les trois califes qui succédèrent immédiatement à Mahomet; sa véritable histoire ne commence que par la soumission de l'Arménie au joug des Arabes, en l'an 661, sous le règne de Moavias, premier calife omniade, qui transporta sa résidence de l'Arabie en Syrie. C'est à cette époque que l'Arménie reconnut pour la première fois la suzeraineté des souverains arabes en vertu d'une convention; et ce fut par suite de cet acte qu'elle reçut l'année suivante (662) Grégoire de Mamikon pour son premier gouverneur général ou Vostikan, nommé par l'autorité du calife¹. Jusque-là, l'Arménie n'avait fait que repousser constamment les attaques des Arabes, depuis l'an 632. C'est donc à cette dernière date que Ghévond commença son histoire, qu'il continue jusqu'en 788, époque de l'avènement de Stéphan au catholicoat de l'Eglise arménienne, embrassant ainsi un espace de 156 ans.

¹ P. Tshaguetschian suppose, dans son *Abrégé de l'Histoire d'Arménie*, publié à Vienne (1831), en arménien, page 224, que cet événement eut lieu en 559, époque où Moavias n'était pas encore monté sur le trône des Califes.

Bien que ni la date de la naissance de Ghévond, ni celle de sa mort, ne soient connues exactement, on sait cependant qu'il a vécu dans la dernière moitié du huitième siècle, et qu'il a par conséquent été le témoin des derniers événements qu'il a racontés. En parlant de la bataille d'Ardjeche, qui eut lieu entre les Arméniens et les Arabes, vers l'an 770-771, il dit : « Les ennemis eux-mêmes m'ont assuré le fait, en me disant. » Et plus loin il ajoute : « Ils m'ont dit encore. » Cette manière de s'exprimer prouve suffisamment que Ghévond vivait à l'époque indiquée, et qu'il a été témoin oculaire de ces affreuses guerres qu'il nous raconte avec tant de tristesse et d'une manière si émouvante.

En sa qualité de vardabed ou docteur de l'Église arménienne, Ghévond paraît avoir fort étudié la Bible. Son langage est simple, naïf; on dirait qu'il imite le style de la Bible, dont il fait de fréquentes citations. Dans tous les événements politiques et militaires qui se passent sous ses yeux, il ne voit que le doigt de la Providence dirigeant les destinées humaines. Il attribue les victoires remportées par ses compatriotes sur l'ennemi à la protection divine, et leurs revers au châtement divin, bien que parfois ce fût dans le même jour et dans la même rencontre que les Arméniens étaient tour à tour vainqueurs et vaincus. Les mots de talent militaire, de génie, d'habileté, de fanatisme, d'enthousiasme religieux, de stratégie, de stratagèmes, de force morale, et bien d'autres encore qui sont fort usités dans une histoire militaire sont à peu près inconnus à l'éminent Ghévond, qui, comme un enfant de la nature et comme un chrétien naïf, ne voit dans tous les événements et les faits d'armes que la seule volonté de Dieu qui s'accomplit. Il n'analyse, il ne discute ni la condition morale, religieuse et politique de ses compatriotes, ni celle de leurs ennemis; ni la position géographique de son pays, ni celle de l'Arabie; ni la mollesse, le relâchement et les dissensions politiques et religieuses, devenues malheureusement fort nombreuses alors parmi les chrétiens et surtout parmi les Arméniens, et qui ont si puis-

samment contribué à l'agrandissement et à la consolidation de l'empire arabe. Quant à son style, il n'est ni concis comme celui de Moïse de Khorène, ni clair comme celui de Lazar de Parbi, ni énergique comme celui d'Elysée, ni pittoresque comme celui de Jean le Catholicos; il n'est pas même correct ni coulant: en un mot, c'est un style qui n'a rien au-dessus du commun. Ghévond aime les répétitions, et son style porte déjà le caractère du déclin de la littérature arménienne. Par conséquent, c'est à tort que les pères Mékhitaristes de Venise, dans leur *Nouveau dictionnaire arménien*¹, qualifient cet ouvrage de « pur chef-d'œuvre de l'arménisme. » Je sais positivement que ces pères n'en possédaient aucun exemplaire avant 1836, et que celui qu'ils ont reçu depuis cette époque ne diffère nullement du mien, tous les deux étant copiés sur le même et unique manuscrit que le feu Garabed, archevêque arménien, tira du convent de Baghèche (Bithlise des Turcs), et offrit plus tard à la bibliothèque d'Étchmiadzine; or, le mien qui est une exacte copie de l'original, est plein de fautes, d'inexactitudes et d'obscurités, comme on peut le voir dans les nombreuses notes que j'ai trouvées nécessaire d'ajouter en plusieurs endroits de ma traduction pour l'éclaircir; et ce n'est ni un « pur chef-d'œuvre de l'arménisme, » comme le prétendent les Mékhitaristes, ni même un ouvrage en arménien correct; c'est un monument en style passable et souvent énigmatique, n'ayant aucune valeur, ni aucun intérêt comme œuvre littéraire; mais très important et très précieux comme œuvre historique, puisque c'est presque l'unique source où l'on puisse trouver l'histoire des événements politiques de l'Arménie au huitième siècle, et que les historiens qui en ont été privés, comme Tshamtshian lui-même, sont tombés dans des fautes assez grossières ou dans de pures conjectures.

Évitant les nombreuses difficultés que présentait mon texte, obscur dans plus d'un endroit, j'ai préféré faire

¹ Publié en 1836-37, en deux volumes in-folio, t. I, p. 44.

une traduction tantôt libre, tantôt littérale, en m'en tenant constamment et rigoureusement au sens de l'auteur ; et je nourris l'espérance que le public littéraire français, auquel j'offre humblement cette première traduction, l'accueillera avec la bienveillance qu'il a si souvent témoignée aux étrangers qui ont emprunté sa langue pour faire connaître l'histoire ou l'état de leur pays.

CHAPITRE I^{er} 1.

PREMIÈRES GUERRES DES ARABES ET LEURS PREMIÈRES CONQUÊTES SUR L'EMPIRE D'ORIENT.

Mahomet² mourut après vingt ans de gouvernement. Ses premiers successeurs sont connus sous le nom d'Émirs-al-Mouménin³. Le califat des trois premiers, Abou-Béker, Omar et Othman, remplit un espace de trente-huit ans. Abou-Béker monta sur le trône dans la onzième année du règne d'Héraclius, empereur d'Orient, surnommé le *Pieux* et le *Couronné de Dieu*.

Tant que ce prince vécut, les provinces de Palestine restèrent sous la domination grecque ; et les Arabes, tenus en respect par sa bravoure⁴, n'y ten-

¹ Le texte arménien n'a aucune division.

² Mahomet ou Mouhammed, prophète et législateur du monde musulman, né l'an 570 d'Abdallah et d'Eminach, de la tribu des Koreischites. A l'âge de quarante ans, il commença à prêcher l'*Islamisme*, c'est-à-dire la consécration ou la résignation de Dieu. Condamné à mort, il se réfugia, le 16 juillet 622 après J.-C., à Médine, et c'est de cette fuite ou Hégire que date l'ère mahométane. Après avoir remporté plusieurs victoires, il s'empara, en 630, de la Mecque, et mourut deux ans après (en 632, le 8 juin), à Médine.

³ C'est-à-dire *Commandants des fidèles*. Abou-Béker, successeur immédiat de Mahomet, prit le titre de Calife ; son successeur, Omar, celui d'Emir-al-Mouménin. (*Les Hommes illustres de l'Orient*, par Alex. Mazas, t. I, p. 110 et 115.)

⁴ La guerre sainte des Musulmans commença l'an 632 après J.-C., et les conquêtes suivirent de près cette date. Bostra fut prise la même année ;

tèrent aucune agression. Mais à peine le bruit de sa mort et de l'avènement de Constantin au trône paternel fut-il répandu, que, par la permission de Dieu et pour châtier les peuples chrétiens à cause des péchés commis contre lui, l'agitation commença parmi ces gens dangereux, excités par l'ordre de leur prophète. « C'est à nous, leur dit-il, qu'est destinée la fertilité du monde, et c'est vous qui devez manger les corps des gens d'élite de l'univers, boire le sang des hommes forts ; prenez donc pour guides les Juifs qui vous excitent. » En effet, ceux-ci s'étaient présentés au camp des Arabes et leur rappelaient que Dieu avait promis à Abraham que les habitants du monde lui seraient soumis. « Bien que ce soit nous, ajoutaient-ils, qui soyons les héritiers et les descendants du patriarche, nous avons par notre perversité irrité l'Éternel ; aussi avons-nous perdu notre indépendance, et sommes-nous devenus les esclaves des étrangers. Mais vous, enfants comme nous du patriarche Abraham, venez à notre aide, et délivrez-nous de l'oppression des Grecs ; ensuite, nous administrerons en commun le pays. »

Les Arabes¹, encouragés par cette proposition, résolurent d'envahir la Palestine. Instruit de leur projet, l'empereur de Byzance expédia l'ordre suivant au gouverneur militaire de cette province : « Je suis informé que les Sarrazins ont résolu d'attaquer la Pa-

Damas en 634 ; Emèse en 635 ; Jérusalem en 636 ; Alep en 637 ; Antioche en 638 ; Memphis et Alexandrie en 639 ; toutes, par conséquent, pendant la vie d'Héraclius, qui mourut en 641. Il y a donc erreur dans le texte.

¹ L'auteur de cet ouvrage les appelle *Madianites*, du nom d'un peuple qui habitait antérieurement la terre de Madian, contrée de l'Arabie Pétrée, située le long de la mer Rouge, au midi de la montagne de Sinai. Les Madianites furent exterminés en grande partie par Moïse et par Gédéon.

testine et la Syrie. Réunis donc tes troupes, présente-leur la bataille, arrête-les, et protège nos possessions contre leurs ravages et leur barbarie. Hâte-toi de mettre ton armée sur le pied de guerre. »

Le gouverneur, après avoir reçu cet ordre, prescrivit aux généraux placés sous son commandement de se joindre à lui, et il marcha avec eux à la rencontre de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur la frontière de l'Arabie Pétrée. Les Arabes paraissaient innombrables, leurs chevaux et leurs chameaux ressemblaient à des nuées de sauterelles.

Les Grecs commirent là une grande faute. Ayant laissé dans leur camp chevaux et bagages, ils s'en éloignèrent à une distance de plusieurs stades¹, et ils se disposèrent à livrer bataille à pied dans un pays montueux et sablonneux. Aussi, tourmentés par une chaleur brûlante et accablés sous le poids de leurs armures, ils finirent par succomber. La cavalerie ennemie les chargea avec impétuosité et fit de grands ravages dans leurs rangs. Contraints de battre en retraite et poursuivis jusque dans leur camp, ils perdirent beaucoup de monde. Les débris de l'armée grecque eurent à peine le temps de se procurer des montures et de regagner leur pays².

Les Arabes, maîtres du camp des Grecs, s'empa-

¹ Nom commun à diverses mesures itinéraires anciennes : le stade olympique valait 184 m. 95 ; le pythique, 147 m. 96 ; le romain ovitalique, 185 m. 15 ; le grand stade asiatique, 222 m. 28.

² Cette fameuse bataille, qui décida du sort de Jérusalem, de la Palestine et de la Syrie, fut livrée en l'an 636 de J.-C., et si mes informations sont exactes, elle est connue dans l'histoire sous le nom de bataille d'Yarma. L'armée chrétienne était commandée par Manuel le patrice (Mahan), celle des Musulmans par Khaled et Obeidah. Jérusalem fut conquise sur les Grecs par Abou-Obeidah en 636.

rèrent de leurs richesses, et s'en retournèrent avec joie chargés de leurs dépouilles. Ils imposèrent un tribut aux habitants et aux églises de Jérusalem, la sainte ville; et, depuis cette victoire, ils demeurèrent les maîtres de la Palestine et de la Syrie.

CHAPITRE II.

RAVAGES DES ARABES EN PERSE; LEUR PREMIÈRE INVASION EN ARMÉNIE; ÉCHEC SUBI PAR LA MILICE ARMÉNIENNE.

L'année suivante, les Arabes, après avoir réuni une armée fort considérable, marchèrent contre la Perse, gouvernée à cette époque par Yezdéjerd (III) ou Hazkerte, petit-fils de Khosroès. Yezdéjerd, à la tête de ses troupes, les arrêta quelque temps, mais sans remporter aucun avantage; enfin, son armée fut mise en pièces, et lui-même tomba mort en combattant. Ainsi finit le royaume de Perse, après une durée de 481 ans¹. Les Arabes s'emparèrent du trésor public, et pillèrent ce pays; puis une partie d'entre eux retourna dans ses foyers chargée de butin; mais la masse de l'armée passa de la Perse en Armé-

¹ C'est un calcul complètement faux, puisqu'il ne peut pas être appliqué à la race des Arsacides, ni à celle des Sassanides séparément, ni à toutes les deux à la fois. On sait qu'Arsace fonda le royaume de Perse 256 ans avant J.-C., et sa dynastie régna jusqu'en l'an 226 de l'ère chrétienne, époque où elle fut détrônée par Sassan. Les Sassanides régnèrent jusqu'en 651, époque où la Perse devint une province de l'empire des Arabes.

nie. Les villages habités par les Maïs¹, le canton de Goghthen², la ville de Nakhitshévan³, tombèrent en leurs mains et furent livrées au pillage; une grande partie des habitants furent massacrés; le reste, avec leurs femmes et leurs enfants, fut emmené en captivité. Les Arabes traversèrent ensuite le fleuve Araxe au gué de Djougha⁴. Là, ils se partagèrent en deux colonnes : l'une se chargea de conduire les captifs en Arabie, l'autre poursuivit dans le canton d'Artaz sa course dévastatrice. De là, elle passa dans le canton de Gog-Hovit, dans le voisinage de Bazoudzor et de Mardoutzaitz, où se trouvait campé Procope, gouverneur général de l'Arménie pour l'empire grec. Le prince Théodore de Rechtouni, instruit de l'irruption des Arabes, en fit part au général Procope; mais celui-ci, comptant plutôt sur le grand nombre de ses troupes que sur le Dieu des armées, ne s'émut point

¹ Descendants des anciens Médes transportés en Arménie au nombre de 10,000 par le souverain arménien Tigrane I, après la destruction de leur empire par Cyrus, 550 ans avant J.-C. (Moïse de Khorène. *Histoire de l'Arménie*, t. 1^{er}, ch. XXX.)

² Le foyer de la poésie arménienne. C'est un territoire important, même aujourd'hui, par ses vins, ses fruits, sa soie et son commerce. Les chefs-lieux de ce canton sont actuellement Ordoubatz, et Agoulis dans l'Arménie russe.

³ La plus ancienne ville de l'Arménie et peut-être du monde entier, fondée, d'après la tradition des indigènes, par Noé, et où se trouve son tombeau, vénéré pas les Arméniens aussi bien que par les Mahométans. Le nom arménien, ou plutôt persan, *Dasta-Kert*, sous lequel est connue cette ville, signifie *demeure de plaisance* ou *villa*.

⁴ Ville jadis très commerçante et très industrielle, dépeuplée et complètement ruinée au commencement du dix-septième siècle, par Shah-Abbas le Grand. Les Arméniens de l'ancienne Djougha repeuplèrent plus tard la nouvelle Djougha ou Djoulfa, faubourg d'Ispahan, et se répandirent dans les Indes orientales, en Hollande, en Angleterre, en Italie, en France et en Russie. L'illustre famille arménienne des comtes de Lazareff, qui, établie depuis plus de un siècle à Moscou, s'est immortalisée par la fondation des églises arméniennes dans les deux capitales de la Russie, du Lycée des langues orientales pour l'instruction de la jeunesse de sa nation, et d'une imprimerie, et qui se distingue toujours par d'innombrables marques de bienfaisance et sa vive sympathie pour la nation arménienne, est émigrée aussi de Djougha.

de cette nouvelle. Théodore, irrité de la perte de ce pays et de la nonchalance du général grec, perdit patience, et se présenta une seconde et une troisième fois devant Procope pour l'exhorter à l'action ; mais Procope, loin d'être touché de ses représentations, se mit en colère, et lui jeta par derrière le bâton qu'il tenait dans sa main.

Théodore, indigné, quitta l'audience, et, sur-le-champ, s'adressant à la milice qu'il commandait en personne : « Aux armes ! s'écria-t-il, nous marcherons nous-mêmes à la rencontre des Ismaélites. » Aussitôt ses soldats se mirent en route. Arrivés à Saraken, appelé aussi Frères, ils s'y embusquèrent et barrèrent le défilé. Ils y tuèrent un grand nombre d'ennemis, et, chargés de butin, ils se dirigèrent vers le territoire de Garni¹, abandonnant le gouverneur grec.

Alors Procope lui-même donna l'ordre à son armée de se porter à la rencontre des Arabes ; mais dans un premier combat les Grecs perdirent plus de la moitié de leurs troupes, et le reste, mis en fuite, fut poursuivi jusqu'au delà de leur camp ; puis les Arabes retournèrent dans leur propre camp pour prendre du repos. Le nombre des Grecs montait, dit-on, à plus de 60,000 hommes ; celui des Arabes ne dépassait pas 10,000. Après avoir pillé le camp des Grecs le jour suivant, ils rentrèrent dans leurs foyers.

Cette première invasion eut lieu la 22^e année de l'hégire (644-645). Pendant trois ans les Arabes n'attaquèrent plus l'Arménie ; mais en 647 ils y firent une nouvelle et formidable invasion.

¹ Ce territoire porte encore le même nom, au nord-est de la ville d'Erivan, dans l'Arménie russe.

CHAPITRE III.

SECONDE ET TROISIÈME INVASION DES ARABES EN ARMÉNIE.

La seconde année du règne de Constantin, empereur d'Orient et petit-fils d'Héraclius, Théodore¹ fut averti d'une nouvelle attaque entreprise par les Arabes contre l'Arménie. A la tête de ses troupes, il se porta en avant pour occuper les défilés de la route de Dzoraya²; mais il ne put réussir dans cette entreprise. L'ennemi, aussi léger qu'un serpent-volant, pénétra dans l'intérieur du pays, laissant derrière lui les troupes arméniennes, et se dirigea vers Devin³, la

¹ Le prince Théodore descendait de la famille princière de Rehtouni, branche de la grande famille de Sissakian, toute arménienne, et confirmée dans la dignité de nakharars par Vagharchak, fondateur de la dynastie arsacide en Arménie, 148 ans avant J.-C. Barzapran, Zora, Méhendac et Théodore, par les services éminents qu'ils rendirent à l'Arménie et par leurs talents militaires sont devenus la gloire de cette famille. (Moïse de Khorène. *Histoire de l'Arménie*, t. II, ch. VIII.)

² Le mot *Dzor* signifie vallée, passage étroit au milieu des montagnes; du reste, j'ai pris ici ce mot comme un nom propre, suivant l'orthographe de mon texte.

³ Devin ou Devine, qui dans la langue persane signifie monticule ou colline, était l'une des plus grandes villes de l'Arménie dans les temps anciens. Son fondateur fut Khosrov II, roi arsacide de l'Arménie, au commencement du quatrième siècle de l'ère chrétienne. On ne voit plus à présent de cette ville que quelques ruines non loin d'Erivan, sur le chemin qui conduit de cette ville à Nakhitshévan, dans l'Arménie russe. Devin, devenue capitale d'Arménie sous Khosrov ou Khoroës II, continua de l'être sous la domination des Arabes. Vers le milieu du septième siècle (647), à l'époque où elle tomba au pouvoir des Arabes, on y comptait quelques dizaines de milliers d'habitants, dont 12,000 furent massacrés, et 35,000 conduits à l'esclavage. A la fin du neuvième siècle, d'après le témoignage du catholikos arménien Hohannès ou Jean VI, auteur d'un excellent ouvrage historique, 70,000 de ses habitants périrent dans un tremblement de terre. Procope, dans ses *Guerres persanes*, t. II, p. 25. Cédric, *Épître* 763, et Constantin, empereur d'Orient, dans ses *Livres de gouvernement*, t. ch. XLIV, font aussi mention de cette ville.

capitale, qu'il trouva remplie de femmes et d'enfants, et d'une foule immense de gens tout à fait étrangers au métier des armes, car les guerriers étaient tous au camp de Théodore. La ville, bientôt cernée, fut prise d'assaut, les hommes passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants, au nombre de 33,000, conduits en captivité.

Qui pourrait assez déplorer ces affreux malheurs! Les sanctuaires, dont l'entrée était interdite aux païens¹, démolis par eux et foulés aux pieds; les prêtres, les diacres et les acolytes exterminés par le fer d'un ennemi impie et cruel, gisant dans leur sang; des femmes délicates et de haute naissance insultées, maltraitées et trainées sur les places publiques en poussant des cris terribles; des jeunes filles, de jeunes garçons menés en captivité, forcés d'abjurer leur foi en Jésus-Christ : tout cela présentait un spectacle affreux! Partout des périls immenses! partout des cadavres entassés les uns sur les autres et couverts de sang, sur lesquels on pleurait, mais qu'on ne suffisait pas à ensevelir! On se rappelle en entendant ce récit la plainte du prophète : « O Dieu! les païens (nations) sont entrés dans ton héritage! ils ont profané la demeure de ta sainteté... ils ont donné les corps morts de tes serviteurs pour viande aux oiseaux des cieux, et la chair de tes bien-aimés aux bêtes de la terre... et il n'y a eu personne qui les ensevelit². » Toutes ces calamités dont la Palestine fut affligée au-

¹ Par cette épithète, notre auteur désigne sans doute les Musulmans, et il se trompe complètement en les croyant païens : on ne voit dans leur religion aucune trace de paganisme. Cette erreur est pardonnable, vu l'ignorance des temps.

² Psaume LXXIX, 1-3. Le traducteur, dans les citations de la Bible, au lieu de traduire l'original araméen, a préféré suivre le texte français de la version de Martin.

trefois ne rappellent que trop fidèlement, hélas ! les maux qui nous ont frappés récemment.

Théodore, les autres *nakharars*¹, et leurs soldats découragés par cette terrible irruption, et ne pouvant d'ailleurs, vu leur petit nombre, y opposer aucune résistance, évitèrent toute rencontre avec l'ennemi, et ne purent que gémir sur leurs femmes et leurs enfants menés en captivité. Les Arabes conduisirent les captifs en Syrie, et pendant les dix années qui suivirent ils ne songèrent plus à inquiéter l'Arménie.

Mais l'an 36 de l'hégire, sous le commandement d'Othman et d'Ocha, ils y firent une nouvelle invasion. Arrivés à la frontière, ils se divisèrent en trois colonnes et commencèrent l'attaque. L'une de ces

¹ J'ai conservé le mot arménien *nakharar*, que quelques traducteurs ont rendu par *préfet* ou *satrape*, expressions désignant, chez les écrivains grecs et romains, les grands fonctionnaires et les principaux dignitaires de l'empire persan, et qui ne répondent nullement à la dignité du *nakharar* ; car chez les anciens Persans, la dignité de *satrape* n'était qu'une faveur temporaire que le grand roi accordait à des personnes qui avaient rendu quelque service à l'Etat ; cette dignité, toute personnelle, ne descendait pas ou du moins rarement, aux enfants de celui qui l'avait méritée ; au contraire, la dignité du *nakharar* ou chef de tribu en Arménie n'était ni passagère, ni personnelle ; elle n'était même pas une faveur du souverain, sauf dans quelques cas isolés. Les *nakharars* étaient les chefs de certaines tribus émigrées en Arménie, qui y avaient été naturalisées mais formaient encore comme de petits états dans l'Etat. La majorité des *nakharars* arméniens se composait d'étrangers émigrés sur le sol arménien : par exemple, les *nakharars* de Bagratouni étaient des Hébreux venus en Arménie 600 ans avant l'ère chrétienne ; les *nakharars* d'Ardzerouni, des Assyriens ; ceux de Mamikon, des Chinois ; ceux d'Amatouni, des Persans, etc. Cette corporation représentait le parti aristocratique et anti-monarchique dans ce pays. Le *nakhararat* était héréditaire et descendait généralement de père en fils d'après le droit d'aînesse, et quelquefois au plus ancien de la famille ; chaque *nakharar* possédait en Arménie des terrains plus ou moins étendus ; il avait ses clients ou sujets, sa milice, son tribunal. La force de deux ou trois *nakharars* réunie balançait souvent celle du monarque du pays. Ils faisaient même de temps à autre des guerres entre eux ou contre des étrangers sans avoir la permission du roi ; et quelques-uns d'entre eux disposaient de telles forces, principalement ceux d'Aghitzenik, de Gougark, d'Aghvank, etc., qu'ils furent regardés par des écrivains grecs et romains comme de petits souverains.

colonnes se porta dans le district de Vaspourakan, et s'empara des bourgs et des places fortifiées jusqu'à la ville de Nakhitsbévan; l'autre pénétra dans le district de Taron¹; tandis que la troisième, s'avancant à marches forcées dans le canton de Gog-Hovit, pénétra jusqu'à Ardzape, place fortifiée. Les Arabes ayant découvert l'entrée dans la citadelle, s'y glissèrent furtivement à la faveur de la nuit, et trouvant la garnison endormie, ils s'emparèrent de la place et firent les soldats prisonniers. Ensuite ils s'abandonnèrent avec une parfaite insouciance à d'abominables débauches, et outragèrent les femmes. Dieu, qui voit tout, et qui n'abandonne jamais les fidèles qui croient en son nom, eut pitié d'elles, et, pour punir ces misérables, il envoya Théodore, qui, à la tête de 600 guerriers bien armés, se précipita avec la rapidité de l'aigle sur la horde ennemie, l'attaqua avec impétuosité et tailla en pièces environ 3,000 hommes; puis il délivra les captifs, forçant les misérables débris de l'ennemi à prendre la fuite. Ainsi, chargés de dépouilles et de butin, les Arméniens rentrèrent dans leurs foyers, rendant grâce à Dieu qui les avait vengés de leurs ennemis. Quant aux autres colonnes de l'armée arabe, elles rentrèrent avec des captifs et du butin en Syrie, où elles passèrent deux ans en repos.

Les califes About-Béker², Omar et Othman moururent peu de temps après.

¹ Aujourd'hui le pachalik de Mouche, dépendant du général gouverneur d'Erzeroum.

² About-Béker dont le véritable nom était Abdallah-ebn-Abou-Kahrafou, beau-frère de Mahomet, mourut en 634, Omar en 643, et Othman en 655. Notre auteur ne fait ici aucune mention ni d'Ali, ni de Hassan, son fils, dont l'un fut assassiné et l'autre abdiqua le califat en 661 en faveur de Moavia.

CHAPITRE IV.

CALIFAT DE MOAVIAS¹, QUI DURA DIX-NEUF ANS ET QUATRE MOIS, SA MORT; LE PRINCE GRÉGOIRE EST NOMMÉ PAR LUI COMMANDANT DE L'ARMÉNIE, SOUMISE SOUS MOAVIAS AU JOUG DES ARABES; ÉVÉNEMENTS QUI Y ONT LIEU A CETTE ÉPOQUE.

Le nouveau souverain des Arabes², dans la première année de son règne (c'était la 25^e du règne de Constantin, empereur d'Orient, petit-fils d'Héraclius), s'occupa spécialement d'organiser une armée pour la conquête de l'Arménie. L'empereur Constantin, instruit de ces préparatifs, envoya au gouverneur général de Cilicie l'ordre de marcher à sa rencontre. Il destitua Théodore à cause de la perfidie dont il avait usé envers le général Procope, et mit à sa place un certain Sembath de Bagratouni³, à qui il ordonna

¹ Moavias ou Mohaviah est le premier calife de la dynastie des Omniades. Il monta sur le trône après la mort tragique d'Ali, en 661, et mourut en 680.

² L'auteur de cet ouvrage désigne sous des noms différents l'ensemble des peuples qui avaient embrassé la religion prêchée par Mahomet, et qui composaient l'immense empire toujours croissant des Musulmans; par exemple, tantôt il les appelle *Ismaélites*, du nom d'Ismaël, fils d'Abraham, considéré comme le patriarche des Arabes; tantôt *Agariens*, du nom d'agar, esclave égyptienne devenue femme d'Abraham et mère d'Ismaël (Gen. XVI); tantôt *Sarrazins*, nom dérivé de l'arabe *sarix*, désert, pauvreté; tantôt *Tadjics*, du nom d'une province de l'Arabie; tantôt *Madianites*, du nom d'un peuple qui habitait la terre de Madian, au sud-est de la Judée. Mais ce qui est vrai, c'est que ces flots de conquérants fanatiques et pleins de l'enthousiasme de la nouvelle religion, qui dévastèrent et assujettirent pendant dix siècles l'Asie, l'Afrique et l'Europe, ne se composaient pas seulement des éléments arabes, mais aussi d'Égyptiens, de Persans, de Syriens, d'Africains, de Turcs et d'autres peuples encore.

³ Colonie juive, transplantée en Arménie sous le règne de Hratsché, 600 ans environ avant J.-C. Le chef de cette colonie était un certain

d'accompagner le général en chef (de Cilicie) dans son expédition. Il avait écrit en même temps à Théodore de Rehtouni pour lui prescrire de renforcer de ses troupes l'armée expéditionnaire; et sur son refus, il lui répéta le même ordre avec menace d'être, en cas de nouveau refus, exterminé avec sa race à son retour en Arménie. Contraint par cette menace, Théodore ordonna à contre-cœur à son fils Vard d'accompagner le prince Sembath; mais il lui recommanda d'abandonner les Grecs dans un moment favorable et de faire cause commune avec l'ennemi.

Lorsque Vard eut rejoint le général grec, l'armée se mit en marche; elle traversa l'Euphrate et pénétra en Syrie. La garde du pont de bateaux (construit sur l'Euphrate) fut confiée au fils de Théodore, sur sa demande, par ordre du général en chef. Le jour solennel du samedi de Pâques, les deux armées en vinrent aux mains et une sanglante bataille fut livrée. La perte fut d'abord grande de part et d'autre; mais les Arabes revinrent à la mêlée avec plus d'ardeur; la victoire se déclara pour eux, et l'armée grecque battit en retraite. Alors Vard, fils de Théodore, enhardi par le succès des Ismaélites, passa sur le bord opposé du fleuve et coupa les cordes qui tenaient le pont de bateaux. L'armée grecque, assaillie de tous les côtés,

Shambath ou Sembath, emmené captif par Nabuchodonosor, de Judée en Assyrie, et qui, sur la demande de Hratsché, lui fut donné comme présent, et par les éminents services qu'il rendit au pays, non-seulement fut honoré de la dignité de nakhharar, mais reçut, pour lui et pour ses descendants, le privilège de mettre le diadème sur la tête de chaque nouveau souverain de l'Arménie à la cérémonie du couronnement. La dignité de ministre de la guerre et de général en chef des forces militaires de l'Arménie fut aussi conservée longtemps au sein de cette famille. (Moïse de Khorène. *Histoire de l'Arménie*, t. I^{er}, ch. XXII. Aux neuvième et dixième siècles de notre ère, cette famille, sous son nom de Bagratenni, régna en Arménie, dont la capitale était alors *Ara*.